

8 décembre

J'aurai eu tout le temps, et j'aurai encore tout le temps, de mettre au point, pendant la captivité, un système élaboré depuis longtemps déjà, et sur lequel j'ai construit et guidé ma vie. Naturellement, il s'agit d'une doctrine en *isme*, comme il se doit : le « comme-sisme ». Le système est complet. Il comporte une métaphysique : le « tout-se-passe-comme-sisme », et une morale : le « faire-comme-sisme ».

Il ne s'agit pas de connaître le pourquoi de la vie, ni le comment, ni le pour qui. Il est bien possible que la vie ait un sens, l'homme un but. Mais je n'en sais rien et je ne veux pas le savoir. S'il faut attendre quelque chose, pourquoi faudrait-il aussi l'espérer? On verra bien. Mais l'espoir est toujours trop lié à son contraire, et la vie de l'homme qui espère trop pleine de chocs qui fatiguent et finissent par tout effriter, même l'espoir. L'homme qui n'espère rien, au contraire, garde toujours l'espoir, comme une réserve de guerre, à laquelle il ne touche pas. La sagesse est d'économiser, de s'économiser. Ne pas partir

trop vite; et faire confiance, c'est partir trop vite, et gaspiller des forces. La vie n'est pas très facile, ni très bonne. Mais elle devient facile, et moins dure, si l'on ne lui demande pas beaucoup. Ce n'est pas là un grand secret, mais le perfectionnement est de ne pas même se poser les questions. Le premier piège que tende la vie, c'est de demander qu'on la prenne au sérieux, qu'on la juge. Les uns disent qu'elle est bonne, les autres qu'elle est mauvaise; les uns et les autres, la vie les possède, puisqu'elle a réussi à les intéresser à elle; elle se les est attachés. Mais ne jugez pas la vie; ne lui faites ni l'honneur de la dire bonne, ni l'horreur de la dire mauvaise. Faites comme si elle n'existait pas. Elle sera alors comme ces prétentieux, ces bavards, ou ces enfants insupportables, qui veulent « se faire remarquer », et que l'on rend inoffensifs en faisant comme s'ils n'étaient pas. Bien mieux, il faut être envers eux d'une grande politesse; de cette politesse si riche en insolence. De même avec la vie. Il ne faut pas lui laisser deviner qu'on l'ignore; soyez courtois. Ne lui dites jamais de paroles désagréables, elle est susceptible; mais ne la flattez pas non plus : c'est inutile et

cela vous compromettrait; c'est inutile parce qu'elle est si vaniteuse qu'elle n'a pas besoin de flatteries; il lui suffit qu'on l'écoute. Et qu'est-ce que cela peut vous faire, d'écouter? On ne vous demande pas de croire. Faites semblant. Après tout, tout cela est peut-être vrai? Mais c'est un faux problème, puisque vous ne connaissez pas la solution. Il est donc bien plus sage de ne pas croire, et de ne pas nier non plus; faire le vide autour de vous, et vous serez alors protégé par ce vide même, et par l'adversaire même, comme il arrive, aux échecs, qu'on soit gardé par les pions de l'adversaire. À l'intérieur de ces défenses, vous serez vous-même, et je dirais bien que vous êtes libre, si le mot ne risquait d'être mal compris.

Mais oui : libre, et c'est une bonne liberté que celle de l'homme qui n'est pas dupe. Juge, alors, des valeurs qui méritent le respect; maître de ses jugements, de ses dévouements et de ses amours. Rien ne l'empêchera d'accepter une part de ce que les autres acceptent, ni même de ce qu'on veut lui imposer. La morale peut être la morale classique, et la plus stricte; il ne s'agit pas de refuser la vie;

il s'agit de n'y pas croire. Rendre à César ce qui appartient à César, c'est une morale d'une extrême politesse, et chargée de mépris. Très peu savent la comprendre, osent la pratiquer, car le mépris est une attitude dangereuse, et qui se fait pardonner moins facilement que la haine. Mais il ne faut pas même aller jusqu'au mépris; pourquoi? Encore un sentiment inutile, injuste peut-être, et qui gaspillerait des forces. L'indifférence suffit.

La vie que mène, à l'abri de cette zone neutre, le « comme-siste » n'est pas la vie d'un égoïste, ni celle d'un lâche, comme on essaie de le croire chez ceux qui l'encerclent sans pouvoir l'atteindre. C'est celle d'un homme qui cherche à se sauver sans fuir. Si l'on tient que l'homme est faible, on ne peut lui reprocher de refuser le combat devant un adversaire trop puissant; cela s'est toujours fait. Si l'on tient que l'homme est fort, et c'est bien possible, pourquoi reprocherait-on au plus fort de se refuser à combattre le plus faible?

Mais il n'est pas question d'écarter les reproches, et de chercher des justifications; le « comme-siste » écoute et n'a pas à répondre; il ignore ce qui doit être ignoré. Un seul

reproche pourrait l'atteindre, peut-être, et le blesser : celui de ne chercher que son bonheur. Parce qu'il convient que c'est peut-être vrai, parce qu'en effet il lui arrive de se rendre heureux, mais parce que aussi il se demande s'il est permis de chercher avant tout le bonheur, et parce qu'il a bien compris qu'il n'est pas possible de l'atteindre. Et c'est pourquoi le reproche peut faire un peu de peine (on n'est pas parfait) à quelqu'un qui fait comme si tout se passait comme si le bonheur était possible.

*13 janvier 1941*

Je me suis toujours gardé de beaucoup réfléchir sur la mort. La peur est peut-être le seul sentiment que j'aie formé sur ce sujet, et qui me tient lieu d'opinion. Une peur qui est aussi une crainte, comme on redoute un ennui, qu'on voudrait éviter ou retarder le plus possible. Ce qui est ennuyeux, dans la mort, ce n'est pas d'ignorer ce qui se passera ensuite; ce problème-là peut être à peu près résolu,

ou de façon suffisante, par les raisonnements classiques ; le plus ennuyeux, c'est qu'on sache très bien, au contraire, ce qui se passera ensuite, à savoir que tout continuera à aller comme auparavant, mais je ne serai pas là pour le savoir, et pour le voir. Que la crainte de la mort soit, par définition, vaine, puisqu'elle est une crainte de vivant, il n'y a rien là qui l'apaise ; au contraire, c'est sa force même, et la mort n'intéresse que les vivants. Je supporte très mal, et même je ne supporte pas du tout l'idée qu'un jour je sois tout à fait écarté du jeu, ou seulement du spectacle.

J'ai souvent pensé que l'immortalité de l'âme, qu'on appelle immortalité par politesse, et qui n'est qu'une vie un peu plus longue, n'est pas autre chose que le souvenir qu'un homme laisse de lui-même dans les autres. Il me semblait, il me semble encore, que ce n'est pas rien. Je savais bien pourtant, et je sais mieux maintenant, que c'est peu. Ce genre de pensées n'est valable que pour les vivants, et il faut bien qu'on en revienne à eux toujours, qu'on ne les quitte jamais. Et cette tentative pour sauver les morts de la mort n'est qu'un sauvetage manqué : on ne repêche jamais que

des morts ; et les sauveteurs se consolent parce qu'ils ont cru bien faire, mais c'est une dérision qu'un sauvetage qui ne profite qu'aux sauveteurs. Ainsi raccroche-t-on des bouts d'immortalité, en essayant de croire que les morts ne sont pas tout à fait morts, puisque je suis encore vivant pour savoir qu'ils sont morts. Ces jeux ne sont pas méprisables ; ils ont même une espèce de vérité. Mais il y a d'abord cette autre vérité, à savoir que les morts sont morts. Je le dis au nom des morts.

C'est un grand blasphème, c'est surtout une grande escroquerie que de parler au nom des morts. Mais je m'entends. Nous sommes ici dans un état qui ressemble à l'état de ce que j'appelle un mort ; un mort, c'est un absent, c'est l'homme qui n'est plus là. Je suis absent. L'univers marche, et de son bon pas, sans plus m'entraîner avec lui. Je ne fais rien, je ne sais rien, je ne suis rien. Le problème de la mort se pose le plus souvent en ces termes : « Si je venais à disparaître... » Or je suis venu à disparaître, et très exactement comme j'aurais disparu par la mort : ni ma famille, ni mes amis, ni mon pays, ni le monde ne peuvent plus compter sur moi ; je ne compte plus ; rayé

des contrôles. Et en revanche, ce qui accroît encore les effets de l'absence, je ne suis plus comptable de rien, plus responsable de rien, ni de personne.

La différence par la durée n'est pas tout. Il est, en effet, probable que je ne suis pas absent pour toujours. Mais c'est à chaque moment que je suis absent; et c'est aussi à chaque moment que les morts sont morts; et notre mort à nous, pendant chaque heure et chaque minute, se suffit à soi-même. Bien mieux : comme les vrais morts, ces bons morts que l'on dit si généreux, nous souhaitons que tout se passe pour le mieux après notre mort, et que l'on vive bien sans nous; il faut que nous le souhaitions; ces regrets, ces amertumes, et ces traces de jalousie que nous pouvons sentir quand nous comprenons que l'univers se passe, en effet, très bien de nous, il faut que nous essayions de les vaincre; nous essayons; et c'est la preuve que, dans la mesure où nous ne sommes pas encore tout à fait morts, nous faisons de notre mieux pour mourir tout à fait. Comme un homme très consciencieux, que l'on a révoqué, et qui croit devoir, en plus, envoyer sa démission. Mais ce sont

des coquetteries de morts encore un peu novices, et l'on nous répondra que, merci, c'était inutile; la première mesure suffisait.

Je crois qu'aucune amitié, qu'aucune confiance ne vaut contre ces sentiments-là. À un bout de la chaîne, il y a une très grande différence entre l'oubli et la fidélité; à l'autre bout, où se tient le misérable objet de l'un ou de l'autre, l'un et l'autre ont la seule forme de l'absence. Peut-être, de leur côté, et en sens inverse, sentent-ils cela, eux aussi? Peut-être. Mais ce n'est pas tout à fait la même chose; et du reste je ne prétends pas que nous soyons les seuls morts. Mais il y a des instants où l'absence ressemble si fort à l'oubli que le prisonnier en a des nausées. Je n'avais jamais vu vomir un mort.